

# Félix

Jean-Paul Salini (48 - Brachet)

*Le pilote d'hélicoptère de combat doit avoir gravé dans l'esprit que le "Renseignement" (Renseignement nécessaire à la préparation, Renseignement nécessaire à l'exécution) est, pour l'Equipage de l'hélicoptère de combat, un besoin absolument vital.*

*~ En acceptant d'être engagé ou en s'engageant lui-même sans avoir tout tenté pour les obtenir en temps opportun, l'Equipage de l'hélicoptère de combat commet une faute impardonnable, que les actes d'héroïsme les plus éclatants ne rachèteront jamais. En outre il commet vis à vis des troupes, et en particulier du combattant de première ligne, une escroquerie des plus crapuleuses.*

*~ L'Equipage de l'hélicoptère de combat doit se battre, contre les Autorités ou Organismes dont il dépend et qui ne seraient pas convaincus de cet impératif conditionnant tous les autres, avec l'acharnement qu'il mériterait à contrer l'adversaire le plus dangereux.*

Colonel BRUNET, Félix

Une directive surprenante du colonel Brunet : du pur Félix !

On ne présente plus Félix, une figure de l'Armée de l'air connue notamment pour ses réalisations qui devaient déboucher sur les hélicoptères « Pirate » en Algérie. Le récit qui suit complète à merveille la légende et le portrait d'un homme au caractère bien trempé et imaginaire : il est repris du tout récent livre de notre camarade *Dernier virage* que nous présentons dans la rubrique *Notes de lecture*.

Je vole en numéro 2 derrière Félix. C'est une place que j'ai arrachée de haute lutte. Initialement il était prévu que je décolle derrière mon commandant d'escadron. Mais Félix est arrivé et il a pris sa place. Alors l'autre a essayé de prendre la mienne. Mais je ne suis pas là depuis cinq heures ce matin pour me laisser déposséder. Alors j'ai un peu rouspété et j'ai fini par garder cette mission.

Nous sommes en l'air depuis cinq minutes. Nous allons dégager un poste qui est attaqué par les Viets quelque part dans le delta. Nous en avons bien pour quinze minutes de trajet. Pour me distraire j'ai décidé de faire un peu de patrouille serrée. Et je colle sur Félix. Mais comme il vole tout droit ça manque un peu d'intérêt.

Tout à coup il me vire dessus. J'ai juste le temps de pousser sur le manche. Ce qui, vu que j'ai un peu desserré mes bretelles, m'envoie sur le plafond. Sa queue passe à un mètre au-dessus de mon hélice pendant qu'il gueule : « On rentre au terrain, j'ai 100 degrés à l'huile ! »

Ça m'a bien fait perdre cinquante mètres, sa manœuvre inattendue. Mais je mets les gaz et je le rattrape en me doutant bien de ce qui s'est passé. Et, effectivement, je vois que le petit volet du radiateur d'huile est fermé. Et je lui dis :

« Votre radiateur d'huile est fermé ! »

Et la réponse fuse, immédiate :

« Tu pouvais pas le dire, petit con ! » (sic)

Ça, c'est du Félix tout craché ! Si quelque chose va de travers, il lui faut un responsable. Et comme ça ne peut pas être lui, c'est donc le premier qui est à portée de voix.

On reprend la route vers l'objectif mais j'ai beau surveiller, je ne vois pas bouger le volet du radiateur d'huile. Ça dure encore une minute et je me demande si la commande du volet n'est pas naze. Mais il me dit :

« Et comment on l'ouvre, ce p... de radiateur ? »

Je lui explique. C'est laborieux. Mais finalement on y arrive. Je ris *in petto* et je me demande à quoi il pense. Est-il confus ? Honteux de cette défaillance professionnelle ? Tel que je le connais il ne doit plus y penser. C'est du passé. Et le passé il n'en a rien à foutre. Pour le moment son souci ça doit être, comme d'habitude, de trouver quelque part, quelqu'un, en l'occurrence un Viet, pour lui taper dessus.

Félix en est à son troisième ou quatrième séjour en Indochine. Il a 1 500 ou 2 000 missions de guerre. Mais il ignore superbement l'emplacement d'une commande qui, avec les températures qui règnent ici, présente un intérêt évident. C'est un pilote de

la vieille école pour qui un avion se compose de quatre éléments : un manche, un palonnier et une manette des gaz. Et un canon ! Surtout le canon ! Le reste ce sont des accessoires en plus. Tout autre pilote que lui, s'il faisait les mêmes erreurs, serait viré sur le champ. Mais c'est Félix ! Il est commandant de la base. Une base dont il s'occupe assez peu, vu qu'il a tout le temps le cul dans un avion. Je serai sous ses ordres pendant vingt mois et je crois que je ne le verrai jamais en uniforme normal. Je ne me souviens de lui qu'en combinaison de vol.

Je le revois encore, Félix. C'est un Breton, puissant, lourd, avec une tronche qui ne sourit guère. Il marche avec décision, la tête baissée. Mais ce n'est pas la tête baissée d'un pénitent, d'un modeste ou d'un coupable. Il baisse la tête comme un taureau de combat. Et que ce soit en vol ou au sol, il recherche le combat. Il a besoin d'un adversaire. Sur sa base il est redouté, adulé, encensé. Il peut tout se permettre. Même ses injustices concourent à sa légende. On le surveille, on se raconte avec gourmandise ses fougues, ses colères, ses emportements. « Tu la connais, la dernière de Félix ? » Toutes ces histoires alimentent sa légende. Lui, il s'en fout. Je me demande s'il connaît les gens qu'il a sous ses ordres. Il connaît leurs fonctions. C'est tout !





Bearcat au point fixe.

Félix c'est un personnage. Il paraît qu'il est timide. Si c'est le cas il cache bien son jeu. Dans le boulot, que ce soit en vol ou au sol, il gueule, il écume, il menace. « *Petit con ! Je vais te casser la gueule.* » Quelquefois il le fait. Je l'ai vu coller une paire de baffes à un contrôleur d'aérodrome. Un capitaine. Un jour il se fera moucher, Félix, malgré toute l'aura qui l'entoure. Moi, s'il m'avait fait ça, il aurait volé dans l'azur le Félix, malgré ses quatre-vingt et quelques kilos. Je crois que la rage m'aurait donné assez de force. Il faut dire que mes sentiments pour Félix sont assez divers. D'un côté je partage le sentiment général d'admiration, et presque d'adulation, qu'il inspire. Félix, c'est un baroudeur, un vrai. Il ne vit que pour ça. Le jour, la nuit, il est toujours là. Il cherche constamment à améliorer les méthodes, les procédures. Il rudoie ses subordonnés. Il rudoie les biffins. Il engueule ses chefs. Il bouscule l'état-major. Il invente des trucs, aussi, pour faire la guerre.

Au début des opérations, c'était dans le Sud, il n'y avait pas d'avions de chasse. Seulement des avions de transport. Des vieux Ju 52, des trimoteurs en tôle ondulée, vétérans de la bataille de Stalingrad et qu'on avait fauchés aux Allemands pendant la guerre. Félix, il a fait fabriquer du napalm, il l'a fait stocker dans des bidons de dix litres, il a inventé un allumeur et il a fait balancer le napalm par la portière arrière du Ju. C'est le mécanicien qui était chargé de ça. On lui avait attaché une grosse corde autour du ventre pour qu'il ne parte pas avec sa marchandise. Au début, les pilotes de Ju, ils n'aimaient pas trop ça. Trimballer toute cette essence. Ils avaient l'habitude de transporter du ravitaillement, à la rigueur des paras. Puis ils se sont piqués au jeu. Pour les Viets, ça a été une surprise totale. Je crois me souvenir qu'il y avait une sorte de rampe de lancement pour guider les bidons. ... Je ne

sais pas comment fonctionnait le système de mise à feu. Il faudra me renseigner.

### Bidon de napalm

Pour l'heure sa marotte, à Félix, c'est le lance grenade. Ça fait un mois qu'il nous emmerde avec ce truc. Il a réquisitionné tous les mécaniciens armuriers et toute la journée ça bricole. La nuit aussi, d'ailleurs. Il a fait couper par le milieu, dans la longueur, un bidon de napalm. Dans le demi-bidon supérieur il a fait installer des alvéoles. Dans chaque alvéole il y a une grenade à main fumigène. Ça fait une cinquantaine de grenades. En explosant elles produisent des fumées bleues, rouges, blanches, Je ne sais pas où il est allé trouver ces grenades-là. Dans quel dépôt ? Mystère. Avoir mis la main sur ces trucs, c'est déjà une performance. Il a fait monter le demi-bidon de napalm sous le ventre d'un avion et il a décollé pour les essais. Pas question pour lui de laisser faire les essais à un autre. Son idée, à Félix, c'était de se promener en avion au-dessus du champ de bataille et de le baliser à coup de grenades fumigènes. « *Là ! Bombardez-moi cette fumée verte. Trois salves de 105 sur cette fumée rouge !* » Il s'y voyait déjà, le Félix. Dirigeant toute la bataille depuis son avion de chasse. Tout le monde sous la main. Et lui, de là-haut, insufflant assez d'énergie à ses gars pour leur faire faire le tour de l'Indochine au pas de gymnastique et baïonnette au canon. « *Avance, petit con ! Sinon je te fais tirer dessus.* » Il l'aurait fait, j'en suis sûr. Il aurait nagé dans le bonheur. Le malheur c'est que les choses ne se sont pas passées tout à fait bien. Au début de l'essai tout a bien fonctionné. Puis il y a eu une des grenades qui n'a pas voulu se décrocher. En revanche, comme elle était amorcée elle s'est mise à fumer, puis à brûler, puis à foutre le feu aux autres. L'avion de Félix il était suivi d'un long panache coloré. Il faisait plus



Félix Brunet et son éternelle cigarette.

de fumée qu'un cuirassé. Et lui il ne voulait pas larguer le bidon dans la nature, le fameux bidon qu'il avait eu tant de mal à faire confectionner. Il a bien fallu pourtant qu'il s'y résigne, à larguer le total dans une rizière. Il l'a fait avec un torrent de malédictions et d'insultes. On écoutait tout ça à la radio. Un vrai régal. Il y en avait pour tout le monde mais les mécaniciens étaient particulièrement visés. Comme ils ne sont pas cons, ils ont parfaitement compris que le premier qui lui tomberait entre les pattes allait comprendre sa douleur.

C'est comme ça que Félix est arrivé dans un parking complètement vide. Les pompiers avaient réussi à éteindre le feu avant qu'il ne quitte la piste et l'avion n'avait pas grand-chose. On lui avait juste délégué un petit gars, le plus naïf ou le plus jeune, je ne sais pas, pour le guider à son emplacement et mettre les cales. Dès que l'hélice s'est arrêtée de tourner, triste bonhomme ! Le gars a foutu le camp. Il n'y avait plus que mon Félix, debout sur le siège de son avion, à quatre mètres au-dessus du sol, à vociférer.

Tout seul ! Enfin pas tout à fait tout seul. Nous tous, bien planqués, on jouissait du spectacle. Ça s'est corsé lorsqu'on a vu arriver un soldat, un simple soldat, tranquille, avec un sandwich dans une main et une bouteille d'eau minérale dans l'autre. Un petit soldat qui marchait innocemment vers l'avion de Félix. On a appris par la suite que la toubiba, la femme de Félix, l'avait chargé de porter un sandwich à son mari. Le Félix,

► lorsqu'il était dans ses transes, il oubliait facilement de se nourrir. Il fallait y penser pour lui. Mais lorsqu'il a vu ce petit gars se diriger vers lui bien sage et bien tranquille, le sandwich à la main, le Félix, il a dû le prendre pour un armurier, un mécano, quelque chose comme ça. Il s'est étouffé de rage : « *Salaud ! Assassin ! Trois mois de boulot foutus en l'air à cause de connards comme toi !* » Puis, parvenu au paroxysme de la fureur en voyant le sandwich : « *Et en plus tu bouffes !* »

La toubiba, la femme de Félix, on ne la voit presque jamais. Elle doit exercer à l'hôpital. Il paraît qu'elle est sympa. Je pense qu'il nous la cache. Peut-être qu'il ressent mal le fait qu'il est le seul à avoir sa femme ici. Tous les autres officiers sont célibataires. Moi, je ne vois pas où est le mal. Félix, ça fait quatre ans qu'il n'a pas quitté le Tonkin. Si je devais rester quatre ans ici je pense que j'aurais le droit à un peu de vie de famille (en supposant que je sois intéressé). Et en plus elle travaille et elle est médecin militaire. Alors... Je ne l'ai vue qu'une fois, la femme à Félix. Elle est pas mal. C'était au restaurant. Par hasard. Félix marchait devant, la tête basse. Comme s'il avait eu honte qu'on le voie avec une femme. Il a fait semblant de ne pas nous remarquer. C'est peut-être vrai qu'il est timide. D'ailleurs il a quelquefois des rougeurs subites qui lui montent au visage lorsqu'une question le prend au dépourvu. Et il craint l'ironie. Celle du patron surtout. Félix est colonel. Brunschwig, le commandant de notre groupe de chasse, n'est que commandant. Il est bien inférieur en grade et en âge à Félix. Il ne commande que l'un des groupes installés sur le terrain. Félix commande à toute la base et il aurait tendance à faire déborder son commandement sur tout ce qui passe à sa portée. Mais notre patron a obtenu que Félix le considère avec une sorte de déférence. Lorsqu'il est là, Félix met une sourdine à ses excès et la discussion prend un tour plus rationnel.

### Si tous les colonels...

Je dois reconnaître que si tous les colonels en Indochine étaient aussi motivés que Félix on aurait déjà gagné la guerre. Mais je dois reconnaître aussi que je n'aime pas voler avec lui. Il gueule. Il fout la pagaille et il n'est pas précis dans son tir. Pour moi la guerre est une chose qu'il faut essayer d'ordonner. Le temps que l'on prend pour réfléchir est du temps gagné. Félix, lui, il y va à l'inspiration. Il y a des détails qu'il néglige totalement. Je ne lui ai pas pardonné le bordel qu'il a foutu le mois dernier dans



Pilotes de Bearcat préparant une mission d'appui dans le Nord Tonkin (1954).

une opération qu'on menait en collaboration avec les Corsair de la Marine. Les Corsair vont moins vite que nous. Ils ont décollé les premiers. Rendez-vous sur la cible. Mais nous avons dû décoller trop tôt derrière et nous nous sommes tous retrouvés au-dessus de l'objectif en même temps. Les Corsair et les Bearcat. Les marins se sont mis à virer à droite. Et nous, nous nous sommes mis à virer à gauche. À la même altitude. C'était un peu la panique. Douze avions dans un sens. Douze avions dans l'autre. Il faisait beau. Aucun problème donc pour étager les patrouilles. Mettre les marins plus-haut. Ou les aviateurs. Qu'importe ? Il suffisait de donner un ordre. Au lieu de cela, Félix a estimé que le plus urgent était de traiter les marins de tous les noms. Or il ne faut jamais être impoli avec des marins. Il n'y a rien qu'ils apprécient autant que la civilité. Il n'y a qu'à voir le temps infini qu'ils passent à dresser des plans de table ou à calculer le nombre de coups de canons qu'ils doivent tirer pour saluer telle ou telle personnalité.

Le patron des marins, qui n'est pas un commode, a répondu sur le même ton. En moins prolixe et en plus sec. Dans le bordel qui a suivi, pas moyen de donner un ordre, les avions se croisaient dans tous les sens. Grouiller a mis les gaz sans rien dire et sa patrouille, où j'étais numéro quatre, l'a suivi. Nous sommes allés nous faire oublier en altitude. Là-haut, confortables, nous attendions les événements. Jusqu'à ce que Félix s'aperçoive de notre absence et se mette à monopoliser la fréquence : « *Bleu leader, où*

*êtes-vous ?* » « *Bleu leader, répondez !* » « *Où est bleu leader ?* » « *Quelqu'un a-t-il vu bleu leader ?* » Tout cela enchaîné et sans donner le temps à qui que ce soit de répondre. Soyons justes : il ne se pressait pas trop de répondre, l'ami Grouiller, mais il a enfin pu attraper un instant de silence pour répondre : « *Je suis loin. Je bombarderai quand tout le monde sera parti.* » On sentait qu'il était en rogne. Mais ce n'était pas ce qu'il fallait dire. L'explosion ! Il en a pris pour son grade. Plus peut-être car il a dû prendre une partie de ce que Félix destinait au patron des marins et qu'il avait dû garder par-devers lui. Du coin de l'œil je voyais les équipiers, condamnés au silence radio, qui exprimaient leur jubilation de toutes les manières possibles. En battant des ailes, en faisant avec l'avion une sorte de danse grotesque. Il y en a même un qui a fait un tonneau. Avec les bombes sous les ailes ! C'est rigoureusement interdit ! Félix a tenu à rester là pour nous voir bombarder et il est rentré au terrain avec notre patrouille. Comment aurait-il pu tolérer qu'il se passe quelque chose en son absence ? J'ai fait tout le trajet du retour en pensant à la rafale que Grouiller allait prendre à la descente de l'avion. Mais non ! Rien ! Il avait oublié, Félix. Il pensait déjà à autre chose.

On raconte des tas de trucs sur Félix. Il a sa légende. Il n'a rien fait pour la créer. Il ne fait rien pour l'entretenir. Il ne parle jamais de lui. Il ne parle même pas de la guerre. En fait, en dehors des ordres et des engueulades, il ne dit rien. Ce qui fait qu'on lui fait dire beaucoup de choses. Qu'on lui fait faire

aussi beaucoup de choses. On prétend qu'à l'époque où nous n'avions pas d'hélicoptères, Félix avait entrepris de résoudre le problème de la récupération des pilotes qui avaient sauté en parachute dans les zones ennemies. Avant l'arrivée des hélicoptères le gars qui sautait au-delà de nos lignes n'avait aucune chance de s'en tirer. Au mieux il finissait entre les mains des réguliers Viets. Au pire... L'esprit inventif de Félix avait travaillé là-dessus et avait trouvé une solution. Il ne restait plus qu'à l'essayer. On demanda un volontaire pour jouer le rôle du pilote perdu en zone hostile. Comme toujours dans l'Armée il s'en trouva un. Au jour prévu pour l'essai on rassembla les ingrédients nécessaires. C'est-à-dire le volontaire en question, un avion de liaison avec son pilote, un câble de deux cents mètres, un équipage pour haler sur le câble et un pavé. Un gros pavé. J'exagère peut-être en disant un pavé. Mais je n'étais pas là et c'est comme ça qu'on me l'a raconté. Disons plutôt un siège lesté. Ah! J'oubliais! Il y avait aussi, sous les ordres de Félix, une équipe de galonnés chargés de surveiller l'expérience. L'idée de Félix était simple mais géniale. L'avion décollait avec son pilote, son équipage, le câble et le pavé. (La commission de galonnés et Félix lui-même restaient au sol et surveillaient les opérations). Une fois en vol le pilote de l'avion repérait son collègue en détresse. On larguait alors le pavé par la porte. Le pavé restait attaché à la corde par un bout. L'autre bout de la corde était relié à l'avion. L'avion à ce moment-là volait assez bas pour que le pavé touche le sol. Dans l'idée de Félix c'était limpide. Une fois le pavé par terre, il suffisait de faire décrire à l'avion des cercles assez serrés et assez bas pour que le pavé reste immobile sur le sol. Cette immobilité devait permettre au volontaire de s'asseoir commodément sur le siège ainsi offert. Il suffisait alors à l'avion de prendre de l'altitude pour faire décoller le siège avec le pilote dessus. Ensuite, à force de bras (ou avec un treuil. Vive le progrès!), on hissait le rescapé jusqu'à l'avion. Ça n'a pas marché. Moi, je pense que ça aurait pu marcher. On a vu des trucs plus tordus que ça donner satisfaction. Mais là ça n'a pas marché. Il paraît que le volontaire (gloire à lui) n'a jamais réussi à rejoindre le siège. Il a couru à travers tout le terrain sans jamais le rattraper. De temps en temps, c'est vrai, le pavé restait immobile, encore qu'agité de soubresauts inquiétants. Mais, dès qu'il voyait arriver le type, il foutait le camp. À la fin même il a piqué une rage, le pavé, et

## Un officier hors-normes

**Le colonel Félix Brunet est un personnage extraordinaire. Il a participé à la campagne de France en 39-40, puis aux opérations de Tunisie, de Corse (où il obtient sa première victoire aérienne), de Provence, puis à la libération de la France et il continue à combattre jusqu'à la victoire finale. Il est blessé en 1944, lors d'une escorte de bombardiers.**

**Dès 1945, il rejoint l'Indochine où il continuera de se battre jusqu'à l'armistice.**

**Dès son retour en métropole il part au combat en Algérie. C'est là qu'il invente le concept de l'hélicoptère armé, le «Pirate», un Sikorski H 34 armé d'un canon de 20 mm et de trois mitrailleuses de 12.7 en sabord. Ce système fait preuve d'une efficacité redoutable. Il aura par la suite de nombreux émules, en particulier aux États-Unis, en Union soviétique et en Israël... Félix bricole tout seul un règlement de manœuvre de l'hélicoptère armé (que, malheureusement, je n'ai pas lu).**

**Le colonel Félix Brunet totalise 10 000 heures de vol, dont 4 238 heures de vol de guerre en 2 292 missions. Il a été blessé quatre fois et avait obtenu deux victoires aériennes pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était titulaire de 26 citations.**

**Il est très possible qu'il soit le pilote qui détient le record mondial du nombre de missions de guerre. Mais je ne saurais l'affirmer.**

**Il est mort d'une crise cardiaque en 1959. Il a été érigé sur la base d'Oran La Senia une stèle à sa mémoire. C'était, ce qui convient bien à son personnage, une sorte de menhir en granit. La base aérienne de Brétigny porte son nom.**

**Il est parfaitement inconnu du grand public. Mais il avait toujours été indifférent à toute sorte de publicité et ne s'inquiétait nullement de son image de marque. Il repose dans le cimetière de Quiberon.**

au lieu que ce soit l'avion qui tourne autour de lui, c'est lui qui s'est mis à tourner autour de l'avion. J'imagine que le pilote avait dû prendre de l'altitude. Et j'imagine aussi que les erreurs du pilote aggravées par les imprécisions de Félix à la radio ont accéléré ce mouvement de fronde géante. Toujours est-il qu'on prétend, mais c'est trop beau pour être vrai, que le pavé, cherchant à épuiser sa hargne, a aperçu le groupe des galonnés et s'est précipité dessus. La commission d'expertise, Félix en tête, a détalé au pas de course et a fini dans la rizière. « *Se non e vero...* »

Voilà! La mission est finie. Nous avons largué notre napalm et nettoyé les abords du petit poste au canon. Je ne sais pas si le poste s'en tirera. On tire un peu au hasard parce que les Viets sont les rois du camouflage et qu'on ne les voit pas. J'espère que ça suffira. Le patron du poste pourrait nous renseigner mais nous n'avons pas de contact radio avec lui. Ça fait cinq ans qu'on fait la guerre au Viêt Nam et nous n'avons tou-

jours pas de radio air-sol valable.

Enfin nous voilà au parking. Mon moteur est à peine arrêté que je vois que Félix est descendu de son avion et qu'il s'en va. Pas de débriefing! Il m'a déjà oublié. Il a déjà oublié cette mission qui est derrière lui. Il s'en va. Il traverse la rizière qui nous sépare des bâtiments. On a disposé des caisses à munition le cul en l'air et ça fait comme une sorte de diguette. Chaque fois que le pas lourd de Félix écrase une caisse, l'eau gicle de chaque côté. Il marche vigoureusement, le front en avant, le visage fermé, carrure puissante qui foule au pied la diguette et qui s'éloigne, qui fonce vers un autre problème, vers un autre ennui, une autre guerre. Une force qui va. Est-ce qu'il lui arrive d'avoir peur, à Félix? Est-ce qu'il est fatigué? Est-ce qu'il a faim? Est-ce qu'il a chaud? Est-ce que ça lui pose des problèmes de tuer des hommes? Est-ce qu'il a de la peine lorsqu'il perd un de ses copains? Est-ce qu'il peut perdre? Est-ce qu'il peut mourir? Est-ce qu'on peut perdre lorsqu'on est avec Félix? ■

# À propos de Félix

Paul Platel (49 - de Seynes)

Notre camarade, qui a servi sous les ordres du colonel Félix Brunet en Indochine, rapporte quelques anecdotes à son sujet.

J'ai lu avec le plus grand intérêt et beaucoup de nostalgie l'article sur le colonel Brunet, publié dans le n° 225 du *Piège* rédigé par mon ancien, Jean-Paul Salini.

Affecté pendant cette même période au GB 1/25 basé sur la base de Cat-Bi, j'ai croisé presque tous les jours mon commandant de base, ne serait-ce que lors du briefing matinal auquel il assistait régulièrement. Et je souscris pleinement au portrait qui a été fait de ce magnifique aviateur : baroudeur insatiable (il lui fallait, telle une drogue, sa mission quotidienne), fonceur, autoritaire mais compréhensif, imaginatif et parfois violent mais ne manquant pas d'humanité. Certains camarades disaient que c'était une brute au cœur d'or.



Un B-26 en vol.

## Un caractère bien affirmé...

Plus de 60 ans plus tard je pense que c'était l'officier le plus extraordinaire que j'aie rencontré.

Il avait un solide passé mais on peut souligner qu'il n'était que lieutenant-colonel quand on lui a confié la base d'Haiphong, la plus importante d'Indochine qui abritait un groupe de B-26 renforcé par un détachement quasi-permanent venant de Tourane, un groupe de chasse sur Bearcat, une flottille de Privateers, une escadrille de Morane de l'Alat, et la dizaine de C-119 Packett qui assuraient l'essentiel du ravitaillement de Diên Biên Phu, et qui accueillait Hellcats et Helldivers de l'Aéronavale ainsi que des gros porteurs américains livrant parachutes et pièces de rechange. Sans compter les avions civils. De nos jours un tel poste serait confié à un général...

À l'inverse de Salini, j'ai eu le privilège de rencontrer plusieurs fois Mme Brunet

quand j'étais officier de garde. À ce titre il fallait se présenter en fin de journée au commandant de base pour recevoir d'éventuelles consignes pour la nuit. On le trouvait à son bureau, effectuant le travail administratif qu'il n'avait pas eu le temps d'exécuter dans la journée. Et dans un coin, la «toubiba» quittant son livre pour nous adresser un sourire, attendait patiemment, parfois jusqu'à 21 heures, que son mari la ramène à leur hôtel.

Nous devions aussi lui communiquer le mot de passe... qu'il s'empressait d'oublier, ce qui a failli lui coûter la vie. Soucieux de la sécurité il effectuait, seul dans sa jeep, des rondes de contrôle. Arrêté par une sentinelle africaine qui lui a demandé «*li mot di passe*», il a répondu «*colonel Brunet*» au lieu du Dunkerque ou Strasbourg attendu. Appliquant strictement les consignes, le factionnaire a tiré une balle dans le pare-brise de celui qu'il considérait comme un intrus,

et qu'il a heureusement raté.

J'ai aussi failli participer à un essai du lance-grenade inventé par Félix. Mon B-26 avait décollé juste derrière lui pour attaquer les objectifs qu'il devait nous baliser. Mais les dieux de la mécanique devaient lui en vouloir car son Bearcat est tombé en panne de réception radio. Il a quand même voulu continuer à diriger la manœuvre et, au comble de la colère, donnait ses instructions en vociférant à la radio «*si tu m'entends, bats des ailes*». Ce n'était pas un dialogue de sourds, mais presque, et il a dû se résoudre à annuler la mission.

Plus tard, lors de la bataille de Diên Biên Phu, son esprit inventif eut une autre idée «lumineuse». Pour faciliter le bombardement de nuit, il fit installer au centre du camp retranché un projec-

teur de DCA orienté en azimuth vers l'objectif et en site selon un angle fonction des paramètres de bombardement. Il donnerait le top de largage lorsque l'avion couperait le faisceau lumineux. L'invention était bonne mais ce projecteur était aussi visible des artilleurs vietnamiens qui en quelques coups de 105 bien ajustés n'eurent aucun mal à le mettre hors service.

Il pouvait aussi commettre des erreurs. Une formation du 1/19 devait attaquer un objectif dans le sud du delta. La géographie était particulière : une série de canaux parallèles au bord desquels se trouvaient des villages tous semblables.

Ripaton 00 tournait dans le secteur. Il demanda : «*Cinzano, quel est ton objectif ?*» Le bombardier, le lieutenant Lavignasse (disparu plus tard lors d'un retour de nuit de Diên Biên Phu), plutôt que de donner un nom imprononçable indiqua la position en coordonnées chasse : un nombre désignant



un carré de 10 km de côté suivi d'une lettre et d'un chiffre, comme dans une grille de mots croisés, permettant la localisation au kilomètre près. Par exemple 256 B7.

Tempête sur les ondes. «*Ils sont débiles au Gatac. Les Viets ne sont pas là. Moi je les vois. Tu vas attaquer le village situé en I3. J'en prends la responsabilité.*» Largage et explosion au sol... et à la radio: «*Petit c... tu t'es complètement trompé de village. On va s'expliquer au retour !*»

Après l'atterrissage le jeune officier, peu fier, voit Félix qui l'attendait, la carte à la main. «*Regarde minable, je t'ai dit d'attaquer ici et voilà où tu as bombardé, à plus de 6 km.*» Et en bredouillant le bombardier ne peut que répondre: «*Mon colonel, vous avez la carte à l'envers.*» Brunet connaissait par cœur les numéros des carrés chasse mais avec la carte mal orientée B7 s'était transformé en I3. Le Gatac n'avait pas tort !

Sa violence verbale était légendaire, mais il pouvait se faire remettre à sa place. Un jour il avait houspillé, avec son vocabulaire imagé, le «chef de bord» d'un Privateer qui lui a répondu, avec un calme olympien «*Ici Privateer - Ripaton 00 - l'ancienneté et les galons n'excluent pas la politesse.*» Après cela, silence radio.

Mais ses excès pouvaient avoir des conséquences tragiques. Début 1953 il était en mission, accompagné d'un seul équipier, jeune pilote récemment arrivé et encore peu expérimenté. Lors de l'attaque les bombes de l'ailier ne se sont pas décrochées. Réaction immédiate de Brunet: «*Petit c... tu as dû oublier un contact; vérifie tous tes bitards et ne rate pas l'objectif.*» Par peur des représailles le jeune a dû se concentrer sur sa visée en

oubliant de surveiller son altimètre. Il a redressé trop tard et a percuté la rizière. Au retour Brunet était en larmes, ayant sans doute pris conscience que son intervention brutale avait déstabilisé ce jeune et indirectement causé sa mort.

Il pouvait même aller jusqu'à des violences physiques. Un officier nouvellement affecté a voulu, selon la tradition, se présenter au commandant de la base. En l'absence d'un secrétaire, il frappe à la porte du bureau et entend un grognement qu'il a pris pour un «*Entrez !*» Il voit alors un spectacle surréaliste: le colonel en train de boxer avec énergie le commandant biffin responsable de la protection de la base, couché sur le sol, qu'il tenait par le col. C'était, a-t-on dit, pour une histoire de garde de prisonniers viets. On n'a pas revu le biffin pendant plusieurs jours. Quant à Brunet, il s'est promené longtemps avec un pouce dans le plâtre.

### ...soucieux de la réussite des missions...

Il n'était imbu ni de son prestige, ni de ses fonctions. Lors d'un briefing matinal l'officier d'opération exposait les détails d'une opération complexe, ce qui entraînait questions et commentaires avec un grand brouhaha dans la salle. Le colonel, en retard, était resté dans l'embrasure de la porte pour écouter et, le voyant, l'officier des ops a cru bon de lancer le traditionnel «*à vos rangs, fixe !*» pour s'attirer une réponse à la Brunet: «*Imbécile (et je suis poli), tu ne trouves pas qu'il y a assez de bordel comme ça ! Repos, repos.*»

À un autre briefing, l'officier météo annonçait avec sérénité «*quelques risques de crachin en fin de journée*», alors que dehors il tombait des cordes; ce



Grumman F-8F Bearcat.

qui a fait sortir de ses gonds (c'était facile) le bouillant Félix: «*Si au lieu de regarder tes cartes tu regardais par la fenêtre, tu verrais quels sont les risques de crachin. Tu vas aller te mettre au garde-à-vous au pied du drapeau et tu reviendras quand je te le dirai.*»

Il lui arrivait malgré tout d'avoir des moments de faiblesse. Pour s'imprégner des difficultés rencontrées par les équipages, il mettait un point d'honneur à voler, en simple passager-observateur, sur tous les appareils stationnés sur sa base. Il s'était fait inscrire pour une mission de B-26 sur Diên Biên Phu, et s'était installé dans l'avion leader où je me trouvais, assis inconfortablement sur la petite sellette derrière le siège du navigateur.

Ce jour-là, la DCA viet était particulièrement virulente. J'étais dans le nez vitré à faire la visée quand j'ai entendu dans l'interphone la voix de Félix qui, manifestement, paniquait: «*On se fait tirer comme des lapins; on va se faire descendre; dépêche-toi à larguer, dépêche-toi.*» Et je ne pouvais que répondre: «*Encore 20 secondes, 10 secondes avant le "bombes larguées" permettant de faire des évolutions protectrices.*»

Le colonel Brunet n'était évidemment pas un froussard. Mais sa réaction peut se comprendre. J'avais l'œil rivé sur la lunette du viseur. Le pilote, le Cdt Bault, fixait le tableau de bord pour maintenir la vitesse, l'altitude et suivre les variations de cap transmises par le Norden. Mais Félix n'avait rien d'autre à faire qu'à regarder dehors et il voyait tous les flocons noirs



Privateer de l'aéronavale au retour d'une mission.

► qui nous entouraient et les traçantes qui nous frôlaient. Simple «sac de sable» passif, il se sentait à la merci de quelque artilleur habile. Je suis sûr que s'il avait été aux commandes, il aurait eu un autre comportement. Au retour il s'est contenté de dire: «*Ouf, c'était chaud.*» Ce qui ne l'a pas empêché par la suite d'effectuer, sur d'autres appareils, des vols comparables.

### **...très proche de ses hommes**

La dernière fois que j'ai vu le colonel Brunet c'était en septembre 1954, à Orly, à l'occasion de la cérémonie d'accueil des aviateurs prisonniers libérés à la fin du conflit. Accompagnant la famille d'un rescapé, j'avais accès au salon de réception où se pressaient le secrétaire d'État à l'Air et de

très nombreux généraux.

Les Français avaient encore la fibre patriotique et beaucoup de personnes étaient venues pour applaudir ceux qu'elles considéraient comme des héros. La foule était maintenue à quelque distance de l'aérogare. Et au premier rang, en civil, je vois le colonel. Je suis allé le saluer et lui présenter mes respects en lui demandant pourquoi il ne se faisait pas connaître, ce qui lui aurait permis d'entrer. Il m'a alors fait une réponse désarmante: «*Oh non, il y a trop d'autorités et d'étoiles; je ne serais pas à l'aise. Mais dites à vos camarades que je suis là et qu'ils viennent me serrer la main en sortant; ça me ferait tant plaisir.*»

Il avait fait le déplacement à Orly pour avoir le simple bonheur d'apercevoir, de loin, ceux pour lesquels il avait finalement

beaucoup d'affection. Cela révèle bien la timidité qui se cachait derrière sa rudesse apparente.

Je sais le travail qu'il a accompli par la suite en Algérie et qu'il nous a quittés encore jeune, à 46 ans, son cœur certainement usé par son hyperactivité.

On peut rappeler qu'il a été le troisième aviateur le plus décoré de France après Fonck et Nungesser.

J'ai lu par la suite un article sur l'action menée au Vietnam par le célèbre 7<sup>e</sup> régiment US de cavalerie, qui avait troqué ses chevaux pour les hélicos. L'auteur citait le nom du colonel français Brunet, qu'il considérait comme le père des hélicos de combat.

Bel hommage posthume rendu par les Américains. ■

